



Survivre, disent-elles

LENI ZUMAS Dans la lignée
de « La Servante écarlate », un roman choral
sur le sort de plusieurs femmes américaines.

LAURENCE CARACALLA

L NE FAIT pas bon vivre dans cet avenir proche imaginé par la romancière Leni Zumas. Le Congrès américain a ratifié un nouvel amendement : interdiction d'avorter, fécondation in vitro prohibée, plus d'adoption pour les parents célibataires. Impossible de franchir la frontière pour subir une IVG, si l'on se fait prendre, c'est la prison. Il faut impérativement « restaurer la dignité, la force et la prospérité des familles ». En un mot, le corps des femmes ne leur appartient plus, le nouveau président décide pour elles. Roberta vit ce moment comme une catastrophe. Ce professeur de quarante-deux ans a deux obsessions : finir sa biographie d'Eivør Míner-

vudottír, une exploratrice islandaise du XIX^e siècle, et réussir, enfin, à être mère. Pour arriver à ses fins, elle subit d'humiliants et douloureux traitements et plonge chaque fois davantage dans le désarroi. Son élève, Mathis, est, elle, enceinte. Mais elle n'a pas seize ans et sa grossesse vire au cauchemar. Comment se débarrasser de ce bébé qui risque de jeter son brillant avenir aux oubliettes ?

Susan, ancienne avocate, a abandonné sa carrière pour s'occuper de son mari et de ses enfants et s'en mord aujourd'hui les doigts. Gin, enfin, se dit guérisseuse, on l'appelle la sorcière. Ses onguents et autres potions font parfois plus que soigner une simple blessure. Condamnée à tort, elle croupit en prison.

Quatre femmes, donc, très différentes les unes des autres, unies pourtant par cette liberté volée.

Esclave du temps, Roberta a compris que dans quelques mois, la loi sera contre elle. Elle-même ne saurait dire pourquoi elle désire tant cet enfant mais est prête à tout pour arriver à ses fins, même aux regards en biais de ses amis, même aux consultations ubuesques avec son gynécologue. Susan ressemble à un lion en cage dans sa maison sans âme, sans amour. L'une comme l'autre souffrent de l'image que l'on leur renvoie : la vieille fille et la femme au foyer, coincées dans un rôle dégradant. Gin, la marginale, est d'abord punie pour ce qu'elle représente : sa différence fait peur. Quant à Mathis, cette nouvelle loi l'oblige, comme tant d'autres avant elle, à affronter des dangers absurdes, d'un autre siècle.

Si *Les Heures rouges* est évidemment un livre politique, c'est avant tout le regard lucide d'une femme sur ses semblables.



Infiniment courageuses, drôles, intelligentes, cruelles aussi, désespérées souvent, elles doivent survivre dans une société qui ne leur donne pas le beau rôle. La justesse des dialogues, parfois incohérents, comme si les autres ne les écoutaient jamais vraiment, raconte leur grande solitude face aux hommes, les médecins, les maris, les amis, qui ne semblent pas prendre la mesure de la situa-

tion. Certains rapprocheront cette dystopie de *La Servante écarlate*, de Margaret Atwood, mais le roman choral de Leni Zumas est si réaliste, si plausible, qu'il paraît difficile de ne pas être troublé. Au point de se demander : de quoi donc sera faite l'Amérique de demain ? ■



Malgré l'univers désespérant dans lequel elles doivent survivre, les héroïnes de Leni Zumas sont drôles, intelligentes et infiniment courageuses. ELIJAH HOFFMAN

LES HEURES ROUGES

De Leni Zumas, traduit de l'anglais (États-Unis) par Anne Rabinovitch, Les Presses de la Cité, 416 p., 21 €.

